

Lundi 15 mai : Lettre de Jean GIONO

Giono s'adresse - en 1938 - à des paysans, pacifistes comme lui, qui ont composé la majeure partie des soldats de la Grande Guerre de 1914-1918.

16 août 1938

Je n'aime pas la guerre. Je n'aime aucune sorte de guerre. Ce n'est pas par sentimentalité. Je suis resté quarante-deux jours devant le fort de Vaux et il est difficile de m'intéresser à un cadavre désormais. Je ne sais pas si c'est une qualité ou un défaut : c'est un fait. Je déteste la guerre. Je refuse la guerre pour la simple raison que la guerre est inutile. Oui, ce simple petit mot. Je n'ai pas d'imagination. Pas horrible ; non, inutile, simplement. Ce qui me frappe dans la guerre ce n'est pas son horreur : c'est son inutilité. Vous me direz que cette inutilité précisément est horrible. Oui, mais par surcroît. Il est impossible d'expliquer l'horreur de quarante-deux jours d'attaque devant Verdun à des hommes qui, nés après la bataille, sont maintenant dans la faiblesse et dans la force de la jeunesse. Y réussirait-on qu'il y a pour ces hommes neufs une sorte d'attrait dans l'horreur en raison même de leur force physique et de leur faiblesse. Je parle de la majorité. Il y a toujours, évidemment, une minorité qui fait son compte et qu'il est inutile d'instruire. La majorité est attirée par l'horreur ; elle se sent capable d'y vivre et d'y mourir comme les autres ; elle n'est pas fâchée qu'on la force à en donner la preuve. Il n'y a pas d'autre vraie raison à la continuelle acceptation de ce qu'après on appelle le martyr et le sacrifice. Vous ne pouvez pas leur prouver l'horreur. Vous n'avez plus rien à votre disposition que votre parole : vos amis qui ont été tués à côté de vous n'étaient pas les amis de ceux à qui vous parlez ; la monstrueuse magie qui transformait ces affections vivantes en pourriture, ils ne peuvent pas la connaître ; le massacre des corps et la laideur des mutilations se sont dispersés depuis vingt ans et se sont perdus silencieusement au fond de vingt années d'accouchements journaliers d'enfants frais, neufs, entiers, et parfaitement beaux. À la fin des guerres il y a un mutilé de la face, un manchot, un boiteux, un gazé par dix hommes ; vingt ans après il n'y en a plus qu'un par deux cents hommes ; on ne les voit plus ; ils ne sont plus des preuves. L'horreur s'efface. Et j'ajoute que malgré toute cette horreur, si la guerre était utile il serait juste de l'accepter. Mais la guerre est inutile et son inutilité est évidente. L'inutilité de toutes les guerres est évidente. Qu'elles soient défensives, offensives, civiles, pour la paix, le droit pour la liberté, toutes les guerres sont inutiles. La succession des guerres dans l'histoire prouve bien qu'elles n'ont jamais conclu puisqu'il a fallu recommencer les guerres. La guerre de 1914 a d'abord été pour nous, Français, une guerre défensive. Nous sommes-nous défendus ? Non, nous sommes au même point qu'avant. Elle devait être ensuite la guerre du droit. A-t-elle créé le droit ? Non, nous avons vécu depuis des temps pareillement injustes. Elle devait être la dernière des guerres ; elle était la guerre à tuer la guerre. L'a-t-elle fait ? Non. On nous prépare de nouvelles guerres ; elle n'a pas tué la guerre ; elle n'a tué que des hommes inutilement. La guerre d'Espagne n'est pas encore finie qu'on aperçoit déjà son évidente inutilité. Je consens à faire n'importe quel travail utile, même au péril de ma vie. Je refuse tout ce qui est inutile et en premier lieu la guerre car son inutilité est aussi claire que le soleil.

II : Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix :

Je vous écris cette lettre surtout pour mettre vos tourments en face des délices de la pauvreté. Il y a une mesure de l'homme à laquelle il faut constamment répondre.

Le chou bouilli dans une simple eau salée donne une soupe claire qui ne contente pas totalement. Si c'est tout ce que l'on a à manger, on est obligé d'imaginer le surplus ou de se fabriquer des raisons de contentement ; chaque fois, au détriment des vraies raisons de vivre. Un jarret de porc salé dans la soupe de chou blanc commence à fournir déjà assez de matière. Surtout si c'est un jarret un peu rose, avec d'onctueuses petites mottes de gluant dans les jointures. Quelques pommes de terre fournissent à la soupe une épaisseur qui non seulement satisfait l'appétit mais encore permet au goût de rester plus longtemps sur la langue. Nous ne sommes pas loin de la perfection. Peut-être un petit morceau de lard maigre. Et si nous voulons pousser cette perfection jusqu'à ses limites les plus extrêmes, de quoi contenter l'homme le plus aristocrate, quelques carottes, un poireau, deux coques d'oignon, trois grains de genièvre, composeront à notre pauvreté les plus riches arrière-goûts, presque des aliments de rêve ; une possession de grands civilisés. La civilisation c'est la possession du monde ; l'art d'en jouir ; c'est une union avec le monde de plus en plus intime où des couteaux très aiguisés tranchent en de brusques joies vos veines et vos artères pour en aboucher la coupure aux veines et aux artères du monde et vous mélanger avec lui. [...] Les paysans du monde entier savent faire sept mille sortes de saucisses. C'est être riche que de les posséder toutes dans son saloir. Mais il est impossible de les mettre toutes dans votre soupe ; même pas en petites rondelles : ce ne serait pas bon. Et même si ce devait être bon, au bout de tout le trafic qu'il vous faudrait mener pour les dépendre et en couper des morceaux, vous auriez perdu l'appétit sans lequel rien ne compte. Il est donc inutile de travailler à les posséder toutes.

La pauvreté c'est l'état de mesure. Tout est à la portée de vos mains. Vivre est facile. Vous n'avez à en demander la permission à personne. L'état est une construction de règles qui créent artificiellement la permission de vivre et donnent à certains hommes le droit d'en disposer. En vérité, nul n'a le droit de disposer de la vie d'un homme. Donner sa vie à l'Etat c'est sacrifier le naturel à l'artificiel. C'est pourquoi il faut toujours qu'on vous y oblige. Un État, s'il est supérieurement savant en mensonge pourra peut-être réussir une mobilisation générale sans gendarmes, mais je le défie de poursuivre une guerre sans gendarmes car, plus la guerre est dure, plus les lois naturelles de l'homme s'insurgent contre les lois artificielles de l'État. La force de l'État c'est sa monnaie. La monnaie donne à l'État la force des droits sur votre vie. Mais c'est vous qui donnez la force à la monnaie ; en acceptant de vous en servir. Or, vous êtes humainement libre de ne pas vous en servir : votre travail produit tout ce qui est directement nécessaire à la vie. Vous pouvez manger sans monnaie, être à l'abri sans monnaie, assurer tous les avens sans monnaie, continuer la civilisation de l'homme sans monnaie. Il vous suffit donc de vouloir pour être les maîtres de l'État. Ce que le social appelle la pauvreté est pour vous la mesure. Vous êtes les derniers actuellement à pouvoir vivre noblement avec elle. Et cela vous donne une telle puissance que si vous acceptez enfin de vivre dans la mesure de l'homme, tout autour de vous prendra la mesure de l'homme. L'État deviendra ce qu'il doit être, notre serviteur et non notre maître. Vous aurez délivré le monde sans batailles. Vous aurez changé tout le sens de l'humanité, vous lui aurez donné plus de liberté, plus de joie, plus de vérité, que n'ont jamais pu lui donner toutes les révolutions de tous les temps mises ensemble.

Car, c'est la grande révolution. Et vous pouvez y employer sans remords tous vos désirs de violence et de cruauté. Ils sont ici légitimes ; ils n'ont à s'exercer que contre vous-même. C'est la grande révolution de la noblesse et de l'honneur. Vous seuls en êtes encore capables. D'abord, parce que vous êtes restés des hommes purs malgré l'état d'esclavage dans lequel la monnaie essaie de vous retenir et aussi parce que votre travail est le seul qui puisse se libérer avec aisance des sujétions sociales. Il n'est pas possible qu'un ouvrier des temps modernes puisse se libérer du social : le social le nourrit. Vous pouvez vous libérer aisément du social parce que vous êtes les maîtres de votre nourriture et de la nourriture de tous les hommes. Votre libération entraînera la libération de tous.

C'est une révolution d'âmes. Mais elle s'inscrira sur le visage du monde en marques matérielles formidables. Je veux dire que votre beauté sera marquée sur la terre comme la laideur est maintenant marquée sur la terre. Je veux dire que ceux qui traversent par exemple tout un grand pays en avion ne le reconnaîtront plus, ni dans sa forme, ni dans sa couleur, ni dans son odeur, quand vous aurez accompli votre vrai travail d'homme. [...]

Engagez-vous dans la croisade de la pauvreté contre la richesse de guerre. Vos plus beaux chevaliers de bataille sont vos chevaux de labour, vos charges héroïques se font pas à pas dans les sillons. Votre bouclier a la rondeur de toute la terre.

Se guérir de la peste n'est pas retourner en arrière, c'est revenir à la santé. C'est se retirer du mal. L'intelligence est de se retirer du mal.

L'AUTEUR :

1. Jean Giono, 1895- 1970

Issu d'une famille modeste, Jean Giono naît en 1895 à Manosque, où il passera également la plus grande partie de sa vie. Après une enfance heureuse, tout imprégnée des paysages de la Haute-Provence et de l'idéalisme généreux d'un père anarchiste et libertaire, le jeune Giono n'a que 16 ans lorsqu'il interrompt ses études et commence à travailler afin de subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. Employé comme coursier, puis entré au Comptoir National d'Escompte de Manosque, il consacre une partie de ses modestes revenus à l'achat de livres bon marché de la collection des classiques Garnier et découvre ainsi les Tragiques grecs, puis Stendhal, Dostoïevski, ou encore Shakespeare qui viennent s'ajouter à la Bible lue dans son enfance.

Lorsque la guerre éclate, en 1914, Giono est mobilisé ; même s'il revient indemne à Manosque où il retrouve son emploi à la banque et se met à écrire inlassablement, le choc causé par l'horreur de la guerre et l'expérience des combats qu'il évoquera dans *Le Grand troupeau* (1931), le marque profondément et le conduit sur la voie d'un pacifisme radical.

En 1924, Giono publie ses premiers textes avec l'aide d'un petit cercle d'amis et rédige trois ans plus tard *Naissance de l'Odysée*. Cependant, ce n'est qu'en 1928 avec la publication de *Colline* dans la revue *Commerce* que ses qualités de narrateur lui valent un succès immédiat. Ce roman, dans lequel est dépeint de manière poétique et lyrique un univers peuplé de gens simples guidés par leurs instincts et en prise avec les forces de la nature, est le premier de la trilogie de Pan que complètent *Un de Baumugnes* et *Regain* -parus respectivement en 1929 et en 1930. D'autres suivent, tels que *Jean le Bleu* (1932) et *Le Serpent d'étoiles* (1933), toujours inspirés de cette vision cosmique de l'homme intimement lié à une nature tour à tour sensuelle ou hostile ; d'aucuns ont pu alors reprocher à Giono un certain excès dans le lyrisme ainsi qu'une tendance moraliste, particulièrement visibles à travers *Le Chant du monde* et *Que ma joie demeure* (1934 et 1935), dont les personnages semblent porteurs d'un « message ». Leur auteur, qui a quitté depuis quelques années son poste à la banque, prend d'ailleurs l'habitude de retrouver ses amis dans la ferme abandonnée du Contadour, sorte de phalanstère où l'on exalte les Vraies Richesses qui résident dans une existence vécue à l'écart de la civilisation moderne et en accord avec la nature ; les « contadouriens » en outre animés d'une même volonté antifasciste ainsi qu'un idéal pacifiste fondé sur une glorification du vivant.

Sans doute en raison de son antimilitarisme déclaré, Giono est emprisonné à Marseille suite à la mobilisation de 1939 ; libéré à la mi-novembre grâce à l'intervention d'André Gide, il sera de nouveau incarcéré en 1945, après le débarquement, cette fois-ci comme « vichyssois » : on lui reproche sa collaboration à *La Gerbe* et une certaine proximité d'idée avec le régime de Vichy (retour à la terre, valorisation de la vie provinciale...). Giono sort de prison désabusé et se replie dans sa maison du Paradis pour se consacrer à la rédaction d'une nouvelle série de romans, notamment le cycle du hussard autour du personnage d'Angelo : *Le Hussard sur le toit*, *Un roi sans divertissement*, ou encore *les Ames fortes* et *Le Moulin de Pologne*. Le style plus dépouillé et naturel de ces récits d'après-guerre, qui n'a toutefois rien perdu de sa puissance romanesque, a pu laisser penser à une « nouvelle manière » de l'écrivain ; la réflexion lyrique sur la joie, la foi dans la vie qui prévalait dans ses premiers romans se double en effet d'une méditation amère et tragique sur la destinée humaine.

2. A travers *les Chroniques* et divers essais pacifistes porteurs, cette fois-ci, d'un « message » assumé, Giono révèle également ses qualités d'observateur lucide et sans

complaisance de son temps, qu'il cultive tout en continuant à écrire des romans et des textes de fiction pure, tels que *L'Homme qui plantait des arbres*, *l'Iris de Suse* (1970) ou *Les Récits de la demi-brigade* qui seront publiés en 1972, à titre posthume.

Refus d'obéissance, (1937)

Ce corpus de textes pacifistes regroupe un essai, intitulé *Je ne peux pas oublier* (publié d'abord dans *Europe* en 1934, et sans doute retravaillé) ainsi que quatre chapitres inédits du *Grand Troupeau* (*Montée à Verdun*, *Veille d'attaque devant Saint-Quentin*, *Quiconque donc me trouvera me tuera !* et *Bataille du Kemmel*). Tous ces textes traitent de la guerre et ont été regroupés pour être publiés chez Gallimard en 1937, Giono ayant souhaité diffuser à plus grande échelle ses écrits engagés. Leur unité nous est indiquée par le titre : il s'agit là de l'œuvre d'un objecteur de conscience, qui proclame pour la première fois ses idées pacifistes avec vigueur. « **Je ne peux pas oublier la guerre** » : ainsi débute l'article liminaire de *Refus d'obéissance*, dans lequel Giono parle en son nom propre et sur un ton d'assertion, ce qui est assez rare. Nous sommes en présence d'un véritable manifeste, comprenant quelques passages à composante romanesque : en effet, Giono n'est pas philosophe et alimente toujours sa réflexion avec de l'imagination. Il se fonde ici sur l'expérience vécue vingt ans auparavant en tant que « soldat de deuxième classe dans l'infanterie pendant quatre ans » - un des rares à avoir survécu au sein de la 6^{ème} compagnie - pour dénoncer la Guerre, qui ne serait qu'un instrument au service de l'« Etat capitaliste ». Celle à laquelle il a participé, bien sûr, coupable en cela de lâcheté à ses propres yeux (« Je n'ai pas eu le courage de désertier »), mais plus généralement toutes les formes de conflits. Son pacifisme a une origine très simple et dans le même temps très profonde : la foi en la vie et en l'homme, le sentiment que toute cause allant à leur rencontre est absurde. « *Ce qui me dégoûte dans la guerre, c'est son imbécillité. J'aime la vie. Je n'aime même que la vie* ».

A la fin de l'essai, Giono invoque le souvenir de plusieurs de ses amis disparus au cours du premier conflit mondial. Quand bien même les noms auraient été inventés, il est vrai que Giono a perdu plusieurs camarades de régiment dans les combats : « Je te reconnais, Devedeux, qui as été tué à côté de moi [...]. Je te reconnais, Marroi, qui as été tué à côté de moi [...]. Je vous reconnais tous ». Les défunts prennent place aux côtés de l'auteur, dont la voix se trouve comme amplifiée. Ce sont ces personnages qui sont mis en scène dans les chapitres du *Grand Troupeau* qui suivent, parmi d'autres soldats. Nous entrons alors véritablement dans le genre romanesque, pour partager un moment la vie de ces hommes qui marchent vers la mort. Plusieurs épisodes guerriers se succèdent, où alternent dialogues et descriptions au rythme des combats. Pas de place pour les envolées lyriques dans ce récit dur et volontairement cru. L'emploi récurrent du pronom « on » pour la narration nous informe de la présence discrète d'un témoin (l'auteur ? Giono a effectivement vécu la Montée à Verdun et la Bataille du Kemmel) qui raconte les choses comme s'il y était pour clamer avec force sa vérité, à savoir que *la guerre est ignoble et inutile*. Les soldats, harassés, désorientés, sont parfois tentés d'échapper à « l'abattoir » qui est au bout de la route. Leur révolte se dirige principalement contre des chefs quelque peu sadiques : « ce qu'il leur faut [...], c'est de nous en faire baver ! » dit Marroi, l'un des protagonistes de la Montée à Verdun. Et en effet, ils « en bavent » : c'est tout d'abord un bras arraché (« On voit battre son cœur par le trou »), puis Olivier qui « vomit à pleine bouche une épaisse bave verte où il y a des filets de sang », les tripes qui sortent des ventres béants. Ce réalisme cru et violent a visiblement pour but de nous choquer, de susciter une fois pour toutes notre adhésion aux thèses de l'auteur - développées dans *Je ne peux pas oublier*. Les pertes humaines, qui auraient été

délibérément gonflées par Giono pour en accentuer l'effet démonstratif (la guerre tue, non seulement des anonymes, mais aussi des individus dont il nous dit avoir « connu l'amitié, le rire et la joie ») se succèdent le long d'une route qui n'en finit pas, comme s'il n'y avait au fond pas d'arrivée, de but. « Où va-t-on ? Je ne sais pas ». La nature est ici hostile, ou plutôt en correspondance avec le drame humain qui s'y déroule. Le froid, l'humidité, le givre ou encore la boue, image de la guerre qui salit tout, sont omniprésents dans la Montée à Verdun et se mêlent à l'odeur des cadavres. Plus loin, la nature est « toute blessée ; de grands morceaux de terre arrachée pantèlent ; les labours saignent ». Une atmosphère délétère émane de ces chapitres inédits du Grand Troupeau, et lecteur en vient naturellement à partager un sentiment de peur et de dégoût profond de la guerre.

*** Dans les années d'avant-guerre de 39, Giono milite activement pour la paix. Sa position est intransigeante: ni guerre, ni fascisme, ni communisme. Il s'engage à refuser d'obéir en cas de conflit, une position personnelle, qu'il n'appelle pas à imiter. Cependant, lorsque l'avis de mobilisation lui parvient, Giono se rend à l'appel. Une famille à faire vivre et une œuvre à poursuivre ont eu plus de poids que sa conscience. Giono est alors arrêté pour cause de pacifisme, et détenu pendant deux mois avant de bénéficier d'un non-lieu.